

Sylvain Pattieu

Une vie qui se cabre

roman

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0802-7058-0

*Pour
Laureline, Lucien, Alma,
douces balades amour cuivré*

*Ma mère
visage fragile vacille*

*Mon père et mon frère
cœurs torrents ardeur*

Aix et Marseille, amis, fantômes, vagabonds.

un immense courage debout au centre sans
mérite
du lasso à lancer au cou sauvage de la vie qui
se cabre
dans tous les sens

Aimé Césaire, *En tâtant le sable du bambou
de mes songes.*

D'une certaine manière, j'ai toujours éprouvé
de la passion pour la vérité, ce qui, sur le plan
privé comme public, m'a souvent desservi.

Maryse Condé, *La Vie sans fard.*

Je suppose que, étant poète, j'ai le droit
d'imaginer un grand leader moderne noir. Du
moins, j'aimerais le célébrer dans une œuvre
poétique. Car je n'ai rien à vous donner que
mes chants.

Claude McKay, *Un sacré bout de chemin.*

I

Dakar

Le sang sur le visage de son père, Marie-des-Neiges s'en souvenait, du loin de son enfance, elle revoyait comment il coexistait sur cette tête aimée en plusieurs états : séché, il lui maculait les joues et le menton ; en petites rigoles, il empruntait les plis, les rides et les anfractuosités qu'elle pensait chemins pour ses petits doigts ; amas vif sur chair, il palpait autour de la plaie du front. Pourtant son père souriait, et la petite fille ne comprenait plus si elle devait pleurer ou se réjouir des ravages. Il était rentré alors que la lumière passait du jour à la nuit, Marie-des-Neiges en le voyant avait poussé un cri, sa mère avait levé les yeux au ciel et serré la mâchoire pour garder son calme. Son père l'avait prise par les épaules, c'est un grand jour, il avait dit, ne crains pas mes blessures, ce n'est rien, la grève tient, ils nous matraquent mais elle tient, ils arrêtent certains d'entre nous mais les autres continuent, nous abattons deux ennemis à la fois, le colonialisme et l'exploitation.

Marie-des-Neiges ne savait pas tous les mots mais elle sentait bien, dans le ton de son père, qu'il se passait des événements importants. Il parlait à sa hauteur, doucement. Sa mère lui avait donné un mouchoir, pour essuyer le sang,

et elle aussi avait pris sa fille par les épaules, de l'autre côté, assise derrière elle, de sorte qu'ils lui chuchotaient chacun dans une oreille, détourne tes yeux de la vue des choses vaines, elle disait, citant les psaumes, comme souvent. Ce n'est pas qu'elle trouvait inutile le combat du père, elle soutenait et elle admirait, même, la grève de la Fédération des travailleurs indigènes des chemins de fer de l'Afrique-Occidentale française. Simplement elle voyait de la vanité dans ce retour ensanglanté et joyeux, or ce trait de caractère était un péché mortel, même si sa propre apparence, hautaine, pouvait laisser croire qu'elle s'y complaisait.

Il y avait aussi chez sa mère une certaine condescendance face à la grève des cheminots, qui durait depuis trois mois. Deux ans auparavant, en 1944, alors que la guerre n'était pas terminée, elle avait participé aux mouvements des femmes des Quatre-Communes, Dakar, Saint-Louis, Gorée et Rufisque, pour obtenir le droit de vote comme les citoyennes de métropole. Lorsqu'elle discutait avec son mari, cette antériorité dans la lutte et dans la victoire, évoquée en de subtils sous-entendus, faisait dévier son air sévère : ses paupières plissaient, les coins de ses lèvres remontaient, légers signes du plus profond des contentements.

Le soir où son père était revenu en sang, l'Empire français était presque mort. Il avait connu en 1940 l'humiliation de la défaite, l'occupation nazie. Puis les troupes coloniales avaient joué un rôle important au sein des armées françaises pour la libération du pays. Elles avaient été accueillies avec chaleur dans tous les territoires libérés. Il était temps de mettre l'Empire à bas, son père comme sa mère l'avaient compris, voilà pourquoi ils avaient mené la lutte. Les députés issus des populations colonisées la menaient aussi à l'Assemblée constituante élue en 1945.

Ils s'étaient coordonnés pour défendre les droits des colonisés et, en avril 1946, la loi Lamine Gueye, défendue par le député socialiste de Dakar, avait été adoptée par l'Assemblée nationale constituante : elle attribuait la citoyenneté française à tous les ressortissants de l'Empire. La loi précisait : « Tous les ressortissants des territoires d'outre-mer ont la qualité de citoyen, au même titre que les nationaux français de la métropole ou des territoires d'outre-mer. Des lois particulières établiront les conditions dans lesquelles ils exercent leurs droits de citoyens ». Le député Édouard Herriot, maire de Lyon, membre du Parti radical et ancien pilier de la III^e République, avait tonné : « la France ne doit pas devenir la colonie de ses colonies ». Ainsi, il avait exprimé la peur de tous les tenants de l'ancien ordre. Tel était l'enjeu crucial : mesurer l'étendue de l'application de cette loi et la définition de ces « lois particulières ». Les vieux politiciens de l'Empire craignaient de donner plus d'influence aux colonisés et rechignaient à payer pour ces territoires, ils ne voulaient pas de la citoyenneté, ni du droit de vote, ni des droits sociaux.

En quelques mois tout était devenu possible : ceux et celles de France hexagonale, de petite France comme on disait désormais, reconnaissaient la part prise par les colonisés dans la victoire contre le nazisme, tandis que, dans les colonies, la domination ne passait plus. Les luttes sociales dans tout l'Empire et la peur d'une révolution communiste avaient été déterminantes. Il s'en était fallu de peu, de même que pour l'amendement Wallon instituant définitivement la République, en 1875, à une voix près. L'Union française avait remplacé l'Empire, Aimé Césaire en avait été élu président, et, dans l'entre-deux de ces bouleversements profonds, le père de Marie-des-Neiges

s'était mis en grève, avec ses camarades, il avait manifesté, et il avait saigné d'un coup de matraque.

Plus tard on reconnaîtrait à ses deux parents le statut de pionniers, étonnant et honorifique détournement d'un vocabulaire d'origine pourtant coloniale. Chacun à sa manière, ils avaient pris part aux profonds changements de ces années-là et à la mise en place de l'Union française. Ce courage et cette action commune étaient sans doute l'un des fondements de ce couple si disparate en apparence, le syndicaliste marxisant et la chrétienne fervente. Ils avaient reçu la médaille qui officialisait leur statut des mains du président Césaire, quelques semaines à peine avant son assassinat par un Européen d'Algérie, et ils n'auraient jamais avoué, ni l'un ni l'autre, qu'ils en tiraient une immense fierté. Être fille de pionniers avait valu à Marie-des-Neiges sa bourse pour l'école normale d'institutrices d'Aix-en-Provence.

Elle allait partir, quitter Dakar, son père et sa mère étaient en face d'elle, maintenant, assis côte à côte, ils dardaient leurs yeux, tendaient leurs mains, tordaient leurs bouches. Ils auraient voulu être impassibles, le calme pendant la tempête, mais son départ les bouleversait. Dans ces moments d'imminente séparation, les mots et les gestes ralentissent, ils se détachent très distinctement, ils comptent comme jamais car ils retardent l'inéluctable, mais ils n'empêchent rien, ils tombent dans le vide, ils habillent la peine, elle reste, elle domine, elle asphyxie. Elle ne serait plus à eux, leur petite fille, elle ne serait plus chez eux, elle partait pour l'ancienne métropole. Elle comptait bien plus que sa taille géographique, cette petite France, pour le temps long du rattrapage social et économique promis par Suzanne Césaire quand elle avait pris la place de son mari tué, car

DAKAR

elle concentrait encore les richesses, les lieux de savoir et de formation, de production.

Leurs visages lui semblaient soudain très anciens. Elle voyait, sur la tempe de son père, la cicatrice témoin, bien des années après, de la soirée sanglante ; au milieu du front de sa mère une ride profonde. Leurs cheveux grisonnaient, leurs immenses carcasses, car ils étaient très grands tous les deux, avaient perdu de leur puissance. Mes petits parents, elle leur avait dit, je reviendrai, et elle mentait et elle disait la vérité, parce qu'ils étaient bien devenus ses petits parents comme elle avait été et serait toujours leur petite fille, mais elle n'était pas sûre de revenir. Si on l'avait questionnée, à ce moment-là, elle aurait dit bien sûr, je vais me former là où on se forme, dans l'Hexagone, puis je rentrerai, pour participer au rattrapage, pour rendre à mon pays, pour prendre ma part dans cette œuvre commune nécessaire, la construction de l'égalité entre tous les territoires de la communauté française. Mais elle percevait bien qu'elle avait envie d'aller là-bas pour y rester. Elle sentait la fierté et le désespoir dans les attitudes de ses parents, l'amour et l'inquiétude, mais elle n'était pas triste, pas vraiment. Elle brûlait, elle était impatiente, elle aurait voulu passer le départ, le bateau, l'arrivée à Marseille, être déjà installée.

Ce dernier moment tous ensemble était un vêtement en lambeaux, encore là sur leurs épaules, laissant entrevoir la fin par ses trous, mais impossible de s'en dépêtrer, il enserrait leurs bras, il pesait sur leurs torsos. Chaque détail prenait son importance, les nœuds du bois des chaises, les aspérités de la table, une tache sur le mur, les mots simples de ses parents, tout pour ne pas prendre la mesure de ce qui s'annonçait : un changement total et définitif.

À côté de Marie-des-Neiges, sur ses genoux parfois, pendant tout ce temps d'adieu sans le dire, il y avait son fils. Il était vraiment beau et il était vraiment petit. Il ne parlait pas, il avait ses grands yeux ouverts. Il faisait parfois des bruits venus du fond de la gorge, comme un chant profond. Il roucoulait. Elle avait pour lui des gestes raides. Elle le prenait tout d'un bloc par les épaules et elle le posait sur elle, mais au début sans l'embrasser ni le câliner. Il était un petit sac sans poignée pour s'en saisir avec aisance et le porter paisiblement. Il était pourtant tellement sage. Pas de cris, pas de pleurs, pas de caprices. Ou si peu.

Il était arrivé, c'est tout. Ses parents n'avaient pas demandé comment ni pourquoi. Ils avaient été avec elle, silencieux. Sa mère lui avait tenu la main quand elle avait accouché. Même pas dix-huit ans et elle avait déjà un enfant comme eux en toute une vie. Ils avaient pris l'enfant comme si c'était le leur, ils l'avaient nourri au biberon puis à la purée, ils l'avaient bercé, ils avaient chanté pour lui, des psaumes et des chants de lutte, raconté des histoires, ils avaient calmé ses rares cauchemars. Parfois Marie-des-Neiges le prenait, son enfant. Parfois il dormait avec elle,

il jouait, il la serrait dans ses petits bras. Elle était froide au début, mais finalement elle se rapprochait de plus en plus de lui.

Pour son grand départ, ça avait été tacite, encore. Peut-être s'étaient-ils imaginés qu'elle allait le leur laisser, que ça serait plus facile. Peut-être en avaient-ils envie, de ce petit-fils qui aurait comblé le vide du départ de leur fille. Ils avaient espéré mais ne l'avaient jamais manifesté. Elle n'en avait pas discuté, elle ne les avait pas préparés, simplement leur avait montré les deux billets, il part avec moi, elle avait dit. Elle prononçait rarement son prénom, Daniel. Dieu est mon juge, en hébreu, un prénom de prophète, exilé à Babylone, capable d'interpréter les rêves. Ce prénom ravissait sa mère, son père n'avait pas donné son avis. Marie-des-Neiges manifestait son affection pour Daniel en lui parlant doucement, en prenant son petit corps dans ses bras, maladroitement. Lui gardait son air sérieux de prophète, il n'était pas là pour déborder.

Elle avait annoncé à ses parents sa décision, était-ce vraiment une décision, elle n'avait pas pris le temps d'y penser, de peser les arguments, de trancher, elle partait en France hexagonale avec son fils et puis voilà. C'était sans discussion.

Ses parents n'avaient rien dit : ils ne disaient jamais rien la concernant. Ils discutaient beaucoup de politique, des événements récents, ils se disputaient même parfois, violemment, mais ils ne prononçaient pas une parole sur la route tracée par leur fille. Elle l'avait tracée, sa route, imperturbable bonne élève, fille discrète. La surprise de l'arrivée du fils s'était déroulée sans soubresauts, sans histoire, puisque rien n'avait été dit sur la grossesse, la naissance. Ça jasant peut-être du côté du voisinage. Sans doute

UNE VIE QUI SE CABRE

que non, car les parents de Marie-des-Neiges, et elle-même, avaient toujours évoqué la situation en passant, comme si elle était naturelle. Dans la paroisse, Édith, sa mère, était une personnalité, une référence. Personne ne lui cherchait noise. Elle s'entendait bien avec leurs nombreux voisins musulmans, dans un pays où cette religion était majoritaire. Au syndicat, on connaissait le rôle joué par Guy, son père, pendant les grèves et dans les revendications quotidiennes, son implication constante dans le lent travail de construction du mouvement ouvrier africain. Elle, ses amis de l'école la laissaient tranquille, elle était différente, elle ne parlait pas beaucoup, avait le même air hautain que sa mère, les yeux passionnés de son père. Sa calme détermination ne laissait pas de prise à la moquerie, ni à la familiarité. La seule avec qui elle discutait vraiment était une de ses professeures, madame Maryse Condé.

Madame Condé arrivait dans sa voiture, un long véhicule noir aux jantes épaisses, monte, elle lui disait, d'un ton rude mais petit sourire aux lèvres, et Marie-des-Neiges s'installait sur le siège passager. Elle était heureuse d'avoir été choisie entre les autres élèves. Madame Condé démarrait et faisait rugir le moteur, elle emballait les roues, soulevait la poussière. Elle aimait s'aventurer en dehors de la ville pour rouler vite. Ça n'était plus une automobile mais un élan furieux de métal, de verre et de caoutchouc, la machine fendait l'air, labourait la terre, elle volait pardessus les nids-de-poule et frôlait les obstacles. Les autres véhicules s'écartaient et klaxonnaient, les vaches et animaux divers valdinguaient en échappant de peu à la mort, les virages se négociaient à la dernière seconde, le soleil ou la pluie importaient peu. Marie-des-Neiges se cramponnait, elle tournait souvent la tête et sur le bord de la route les acacias, les rôniers, les jujubiers se mélangeaient, la vitesse leur faisait prendre couleur commune, larges bandes jaunes et vertes qui s'étiraient tout au long du trajet.

Madame Condé regardait droit devant, elle tenait fermement le volant, elle prenait son plaisir. Elle se vantait d'avoir souvent fait monter des hommes dont l'arrogance laissait place à la peur, aux poings crispés, aux gémissements à mesure que les paysages défilaient de plus en plus vite. Souvent ils sortaient de la voiture sitôt arrêtée, ils se signaient, ils tripotaient leur chapelet ou ils se cachaient pour vomir. Madame Condé s'amusait. Elle roulait pour rouler, parce qu'elle aimait ça, pour la vitesse. Elle avait souvent dû céder aux hommes en toutes sortes de domaines, elle les avait crus et ils lui avaient menti, elle avait dépendu d'eux, alors dans ces escapades au volant elle tenait une revanche taquine.

Marie-des-Neiges aussi avait peur mais elle se sentait flattée de cet honneur. Tout le monde – ou plutôt ceux et celles dont l'avis comptait pour Marie-des-Neiges – tenait madame Condé en haute considération. Elle venait de l'Hexagone, où elle avait fait ses études, et plus tôt encore elle était née et avait grandi en Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre. Elle lui avait parlé de son arrivée en petite France à seize ans, pour intégrer le lycée Fénelon. Quand Marie-des-Neiges l'avait connue, elle n'était pas encore la grande écrivaine, personne n'aurait pu s'en douter, même si sa nomination à Dakar avait fait grande impression. Elle venait des Caraïbes, comme le président et la présidente Césaire. Il ne s'agissait pas de la même île que la Martinique mais de loin tout semblait proche. Les Antillais, pensait le père de Marie-des-Neiges, avaient tendance à se croire plus évolués que les Africains, et l'accession successive à la présidence d'Aimé puis de Suzanne n'avait rien arrangé à l'affaire. Il les soutenait l'un et l'autre, mais il en était néanmoins courroucé. Nous sommes plus nombreux,

il disait, la logique aurait voulu que ce soit un Africain et non un Antillais qui préside l'Union française.

Madame Condé avait un peu de la morgue désagréable de ses compatriotes. Elle était venue pour connaître l'Afrique, le continent des origines, avec tout le fatras d'illusions, de malentendus et de maladroites que cela supposait. Mais, grâce à sa prestance et à sa hauteur d'âme, on ne lui en tenait pas rigueur. Sa vive intelligence la mettait de toute façon au-dessus. Elle s'était rapidement détachée de la fascination naïve qui l'avait conduite au voyage. Elle faisait bien son travail de professeure. Elle participait aux différents cercles intellectuels et militants de la ville. Les élèves, leurs parents, ses collègues, tous et toutes étaient tombés en admiration.

Si madame Condé avait porté son attention vers Marie-des-Neiges, c'est d'abord parce qu'elle était une excellente élève, brillante sans tout ramener à elle, bonne camarade de surcroît. Mais aussi, sans nul doute, du fait de l'enfant. Car madame Condé, comme Marie-des-Neiges, était affublée d'un enfant sans père. Il avait surgi durant ses années d'études, à Paris, et sans lui elle ne se serait sans doute pas arrêtée à une carrière dans le secondaire. Elle n'avait jamais posé de questions à Marie-des-Neiges sur Daniel, elle l'avait vu fort peu, à vrai dire, et n'avait jamais livré sur son compte aucun commentaire, le gratifiant tout juste d'une brève caresse sur le front, quand elle l'avait croisé. Il n'était pas besoin de l'évoquer, la simple présence de Daniel, comme celle de Denis, son propre fils, suffisait. Une fois, elle avait parlé à Marie-des-Neiges du père, Jean Dominique, un homme important, conseiller sur les questions agricoles et économiques du président Césaire, qui parcourait les États fédérés de l'Union française pour

UNE VIE QUI SE CABRE

donner ses avis éclairés. Il était parti, l'avait quittée sans un mot pour retourner en Haïti, sitôt la grossesse annoncée. Un jour que sa photographie ornait le journal, madame Condé avait grincé des dents, elle avait tchipé, elle avait simplement dit, ah le grand homme que voilà.

Elle ne parlait jamais de l'enfant à Marie-des-Neiges mais elle lui parlait de sa vie future. Tu dois aller dans l'Hexagone, elle disait, tu dois y étudier, y travailler. C'est par là que ton avenir passe. Peut-être es-tu mère, mais tu es une jeune femme, tu dois devenir étudiante, regarde-les, tous, tous ces hommes, les députés, ceux de l'intergroupe colonial de l'Assemblée constituante, ceux qui sont devenus ministres de la République ou dirigeants d'une nation fédérée, les Dia, les Tchicaya, les Diallo, les Houphouët-Boigny, tous ils sont passés par l'école normale William-Ponty, ils sont devenus instituteurs de la République avant de faire de la politique. Toi aussi tu dois faire l'école normale, celle d'Aix-en-Provence, celle qui s'est ouverte pour les ressortissants des nations outre-mer de l'Union. Prends le bateau, va en petite France. Il te faut du savoir, des diplômes, tu dépendras peut-être encore des hommes, mais tu devras t'en détacher quand il le faudra, ne jamais rester avec un seul exclusivement, sinon il t'enfermera et puis il te quittera.